

Il faut les citer, eux particulièrement, car leur anonymat rend leur mission encore plus ingrate. BHL veut à tout prix faire de Daniel Pearl l'homme qui en savait trop. Ne fût-ce que pour justifier son livre et se gonfler d'importance. On n'en saura peut-être jamais rien. Ne pas oublier que soixante-dix ans après, il en est encore pour croire que le paquebot *Georges-Philippa* a sombré parce qu'« on » voulait faire disparaître Albert Londres au motif qu'il en savait trop, ainsi que son mystérieux dernier reportage devait le prouver.

Alors tout ça pour ça ? Dans les mois qui ont suivi le 11 Septembre, les radios françaises donnaient l'impression d'être spécialistes des services secrets pakistanais tant leur responsabilité était pointée. On ne parlait que de ça. Aujourd'hui BHL remet ça avec beaucoup d'effets de manche et les confrères font mine de découvrir des vérités qu'ils avaient eux-mêmes énoncées. On peut donc se frotter les yeux et les oreilles. Après avoir lu ce livre, on a du mal à croire qu'un service de renseignements, véritable Etat dans l'Etat islamiste du Pakistan, doté de tels moyens, et qui ignore que BHL est un ami d'Israël et que Lévy c'est juif, constitue une menace pour la sécurité du monde libre...

Le romanquête est né et BHL est son prophète ? Bof... A tout prendre, nous préférons la malice de Blaise Cendrars, quand son ami Pierre Lazareff demandait à l'auteur de *La prose du Transsibérien* s'il avait vraiment pris le train mythique pour la Mandchourie et qu'il s'entendait répondre : « Qu'est-ce que ça peut te faire puisque je vous l'ai fait prendre à tous ! »

## Pour ce qui est de la mise en scène de soi, Tolstoï aurait pu leur donner des leçons à tous.

C'est l'un des enseignements du passionnant documentaire que Frédéric Mitterrand vient de consacrer aux derniers instants du Maître. On croyait déjà tout savoir des relations conflictuelles entre le grand écrivain et sa femme, de ses déchirements nés du désaccord flagrant de sa vie et de sa conscience, de sa fuite une nuit d'automne à 82 ans. On savait tout et de toutes parts puisque, dans le microcosme tolstoïen, tout le

monde écrivait sur tout le monde, chacun tenait son journal. En les lisant, on avait l'impression de marcher sur des pages de *La confession impudique* de Tanizaki. Par la finesse du commentaire et par son intelligence des images, *La délivrance de Tolstoï* (diffusée le 30 mai sur France 2) nous édifie sur un aspect du seigneur-comte de Iasnaïa Poliana comme aucun livre n'aurait pu le faire. Les Tolstoï y apparaissent comme des personnes très tôt métamorphosées en personnages, obsédées par leur image au point de s'entourer exclusivement de représentations d'elles-mêmes, et de se prêter à toutes les demandes des Actualités Pathé. Tolstoï jouant et rejouant sa vie devant les caméras des reporters, ça se passait en Russie au début du XX<sup>e</sup> siècle, au lendemain de l'invention du cinéma. Ainsi on en était là dès le début, déjà.

## Robert Laffont est en colère. Bien qu'il se soit retiré de la vie active, le doyen de l'édition

française a conservé intacts les enthousiasmes et les indignations qui étaient les siens du temps qu'il dirigeait la maison qui porte son nom. Les raisons de la colère ? Une certaine ingratitude. Depuis sa sortie sur les écrans, *Le pianiste* a été couvert des plus prestigieux lauriers un peu partout dans le monde. Roman Polanski a eu maintes occasions de payer sa dette à celui à qui il doit son film mais il n'a guère abusé des tribunes qui lui étaient offertes. Comme si la gloire de l'un devait nécessairement éclipser celle de l'autre. *Le pianiste* est devenu son histoire. Une telle inélégance est triste et décevante, car rien n'est humain comme l'hommage. Rappelons donc pour mémoire que, sans *Le pianiste* (Robert Laffont, réédité chez Pocket) de Wladyslaw Szpilman, *Le pianiste* de Roman Polanski n'existerait pas. Le caractère distant, objectif et clinique du récit avait tant frappé la rédaction de *Lire* qu'elle l'avait élu « Meilleur livre de l'année 2001 ». Au-delà du contexte, tout tourne autour d'une question universelle : à partir de quelle limite un homme commence-t-il à perdre son intégrité ? Justement, bonne question... ■

Wladyslaw Szpilman, auteur du récit autobiographique *Le pianiste*.



COLL. PARTICULIÈRE/LAFFONT